

Compétition internationale de longs métrages



© Eurozoom

Fiche rédigée par Nathan Reneaud, enseignant et programmeur

Samia

Biopic | Italie, Allemagne | 2024 | 1h42 | VOSTF

Le point de vue

On entre dans *Samia* par l'archive : liesse de l'indépendance de la Somalie en 1960, coup d'État de Mohamed Siad Barré en 1969, guerre civile qui ravage le pays trois décennies plus tard, avant la percée du mouvement Harakat al-Chabab al-Moudjahidin en 2006. Le recours à l'image télévisuelle est la première qualité de cette adaptation de *Ne me dis pas que tu as peur*, un texte rendant hommage à la trajectoire poignante de la sprinteuse Samia Yusuf Omar.



© Eurozoom

Fiche technique



Réalisation et scénario :

Yasemin Şamdereli

Interprétation : Ilham Mohamed Osman,

Kaltuma Mohamed Abdi,

Fathia Mohamed Absie, Waris Dirie

Photographie : Florian Berutti

Son : Antoine Vandendriessche,

Andreas Vorwerk

Montage : Mechthild Barth

Musique : Rodrigo D'Erasmus

Production : Indyca, Neue Bioskop,

Tarantula, BiM Produzione

Distribution : Eurozoom



Yasemin Şamdereli

Née en Allemagne, elle est une actrice, scénariste et réalisatrice. Après avoir étudié à l'université de télévision et de cinéma de Munich, elle travaille comme collaboratrice indépendante pour les studios cinématographiques Bavaria-Film et à occupé le poste d'assistante-réalisatrice sur plusieurs productions internationales. En 2002, elle réalise la comédie télévisée *Alles betürkt* puis son premier long métrage *Almanya : Welcome to Germany* (2011).



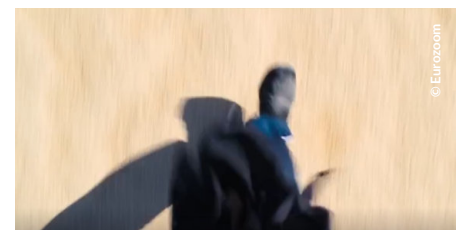
Tout en se tenant au plus près des faits, nourri par les témoignages qu'il avait pu recueillir auprès de la famille, l'auteur italien Giuseppe Cotazzella optait pour une forme romanesque, favorisant l'immersion et l'émotion. Il s'agissait de faire parler Samia, d'en faire la conteuse de sa propre histoire. Le mode d'expression du cinéma oblige la réalisatrice Yasemin Şamdereli à s'y prendre autrement : refus de transposer un procédé littéraire en simple voix-off d'une part, et d'autre part, volonté de donner un ancrage historique fort, en une poignée de plans. Le contexte politique est une chape, il pèse sur les personnages, les entrave, comme un vêtement trop lourd à porter.

En même temps qu'elle poursuit son destin ("je serai la coureuse la plus rapide de Somalie"), Samia fuit à toutes jambes les diktats d'un régime islamiste salafiste, ennemi de l'émancipation féminine. Quand on découvre l'héroïne, alors âgée de dix-sept ans, elle ne porte pas de hijab mais un bandeau Nike rouge et blanc que son père lui a offert, à défaut de pouvoir acheter une paire de chaussures décente. Cadrée en contre-plongée, majestueuse, au sommet de son parcours d'athlète, Samia est dans

les starting blocks. La dramatisation a pris le relais de l'archive – c'est le propre du biopic (ou film biographique) que de se trouver à la croisée du documentaire et du fictionnel. Avant que l'épilogue ne montre des images de la vraie Samia, celle-ci aura les traits de l'actrice débutante Ilham Mohamed Osman, puis ceux de la très jeune Riyan Roble. Cette première apparition donne le "top départ" d'une narration traçant deux voies qui finiront par converger : l'emprisonnement de Samia dans un désert lybien jusqu'à sa (vaine) tentative de traverser la Mer Méditerranée, l'enfance et l'adolescence de la coureuse qui accédera aux Jeux Olympiques de Pékin en 2008, malgré un contexte et un environnement hostiles.

Deux régimes d'image, deux actrices, deux arches narratives : grâce à sa construction habile, *Samia* multiplie les rimes entre les temporalités tout en dressant un parallèle significatif entre l'héroïne et sa grande sœur Hodan, en quête du même Eldorado européen. La fluidité du récit passe également par le document sonore, ici complémentaire à l'archive télévisuelle. La radio devient un accessoire fascinant : elle génère des ellipses grandes comme des

failles, elle creuse des raccourcis dans le temps, sur fond de grande Histoire et de bouleversements géopolitiques. À la faveur d'un zoom avant et d'un passage de la nuit au petit matin, nous nous rapprochons de la Samia adolescente – jeune adulte ; celle que nous voyons au début du film et qui est en train de devenir un symbole. En transformant l'histoire d'une athlète somalienne en biopic, Yasemin Şamdereli n'aura pas tout à fait renoncé à la subjectivité qui fait la force du texte original. Elle l'aura déplacée sur le terrain de la technique cinématographique. Tout à coup plus libre, fugitive, moins soumise à l'inertie des espaces clos, la caméra se met au diapason de Samia. À plusieurs reprises, les pieds en action sont filmés en plongée, à la première personne. Le travelling exalte la marche et la course comme liberté en acte. Samia met le cadre en mouvement et fait bouger les lignes.



Pistes pédagogiques

Un montage expressif

La narration de *Samia* se déploie à travers un montage fluide et expressif. En toute logique, le film choisit le déplacement et le corps comme passerelle entre les deux lignes temporelles. Des pas solitaires dans un désert lybien ramènent à la terre sèche de Mogadiscio, théâtre des premiers défis de la sprinteuse ; les orteils d'une exilée somalienne font écho à ceux de Saado, membre du comité olympique qui accompagne Samia à ses premiers Jeux à Pékin. Comme le montre ses ongles recouverts de vernis doré, Saado amène des couleurs vives à l'image. La structure choisie par Yasmine Şamdereli permet de créer de la symétrie entre les situations mais aussi des contrastes en matière d'émotions, de colorimétrie et de lumière.



Toutefois, à travers le personnage de Saïd, le grand frère de Samia, la coercition du régime se fait une place : regards désapprobateurs, paroles autoritaires et sexistes, injonction à quitter le pays. La composition du cadre révèle cet écart grandissant entre Saïd et les siens. La cour extérieure est autant un refuge qu'un microcosme.



La figure du père

Dans *Samia*, Yusuf ne fait pas figure d'antagoniste au service du régime. Au contraire, il incarne une paternité douce, à l'écoute des besoins et désirs de sa progéniture. Souriant et solaire, Yusuf représente un repère pour l'héroïne. Lorsqu'il



se retrouve plongé dans l'abatement et la colère, suite à son amputation, Samia s'assied à ses côtés. Sa mine boudeuse, son visage fermé, son agressivité vis-à-vis d'Ali, laissent penser qu'elle reproduit le comportement de son père. En même temps, l'infirmité de ce dernier est une piqure de rappel salvatrice : Samia a la chance d'avoir deux jambes valides. On pourra échanger avec les élèves sur ce lien à la figure paternelle et aux traitements dont il fait l'objet.

Une couleur ressort de manière systématique : le bleu, symbole culturel qui renvoie au drapeau de la Somalie et symbole de la mer dans laquelle se baigne Yusuf et qui emportera Samia à la fin. Ici, se confondent élan vital et tragédie de la disparition.

L'espace intérieur

La cour où Samia et les membres de sa famille se retrouvent est un espace clos, à l'abri des attaques et agressions qui sévissent dans la ville. Aujourd'hui, on parlerait de "safe place" - l'expression désigne un lieu où, en tant que minorité, en tant que femme, on peut s'exprimer sans craindre les réactions hostiles. Dans le foyer, le port du hijab n'est pas une obligation. Samia s'amuse même à détourner le vêtement traditionnel de son usage pour le transformer en cape de Superman.

